

Genève

ISABELLE LEYMARIE

C'est à Genève que j'ai passé les plus belles années de ma vie. Jeune Eve à Genève, j'ai maintes fois goûté, de cette envoûtante cité, les multiples attraits. On la sait cosmopolite, et cosmopolite elle le fut de tous temps. Son nom serait, dit-on ligure. Elle fut d'abord habitée par diverses peuplades qui bâtirent des villages lacustres, puis allobroge et romaine, le méchant César interdisant alors aux Verbigènes, Tigurins, Tugènes et autres Helvètes de franchir le Rhône (ils le firent plus tard). Ce qui n'empêchait pas, de mon temps, les écoliers genevois de réciter en cours de latin : «Caesarem du haut des cimes perd ses cuissettes» et «Cesar aime les gâteaux à la crème et au rhum» (*Caesarem duodecim persecuiset et Caesarem legato alacrem eorum*). Vinrent les immondes Burgondes. Leur roi Gondebaud se battit avec son frère Godégisile et incendia Genève, mais peu rancuniers, les Genevois ont néanmoins édifié à Gondebaud une statue sur une façade de la place du Bourg-de-Four. Les Germains et leurs cousins germains les Alamans succédèrent aux Burgondes et détruisirent les quelques maisons en torchis qui restaient dans la ville avant de s'unir aux Latobices, Tulinges et Rauraques (ce qui n'empêcha pas les Vaudois de baptiser une localité Allaman). Genève fut plus tard gravement endommagée par un tsunami causé par l'effondrement d'un mont valaisan, et passa successivement aux mains des Francs, des Sardes, du roi d'Orléans, du roi de Soissons, de la Savoie et de la France napoléonienne. (...) Genève se laissa ensuite influencer par un Picard barbu peu porté sur la gaudriole nommé Jean Calvin, puis par un Berrichon nommé Germain Colladon lequel, assaisonnant le droit romain et genevois à la sauce berrichonne, jeta les bases de l'organisation politique de la cité. Jean-Jacques Rousseau, avec ses perverses idées de gauche, ne fit pas long feu à Genève: on l'en expulsa promptement. Quant à Voltaire, avec ses idées anticléricales, il se tint sagement à Ferney, de l'autre côté de la frontière. On nous apprend qu'à la fin du XVII^e siècle, l'alphabétisation des Genevois était supérieure à celle de leurs voisins catholiques, ce qui est tout à l'honneur des Genevois.

Que de souvenirs Genève évoque pour moi: la fête de l'Escalade, célébrant la nuit du 11 au 12 décembre 1602, où furent boutés hors des murs les ignobles envahisseurs savoyards, avec, dans les vitrines des magasins, les marmites en chocolat commémoratives; à Noël, les magasins bien achalandés pour l'arrivée de Chalande et la chanson «Chalande est venu, sa barbe de paille et son chapeau pointu» que l'on fredonnait. Place de Plainpalais, qui fut d'abord un marécage puis une grande étendue herbeuse où, au début du XIX^e siècle, on jouait au cricket et où l'on se promenait en phaéton, c'était la venue tant attendue du cirque Knie, et les quelques animaux de la ménagerie qu'on pouvait apercevoir: c'étaient, dans les charcuteries, les monceaux de longeole, cette saucisse au fenouil que l'on doit faire cuire à n'en plus finir, et de boudin blanc, que l'on mangeait parfois avec des cardons; dans les pâtisseries les ramequins au fromage et les vermicelles aux marrons, dont je me régalais; les innombrables tablettes de chocolat, que j'engloutissais et dont il y avait pour tous les goûts; et les caramels Sugus et le Cenovis. C'était aussi le manège de Grange-Canal, près duquel nous vivions à une époque. Notre lévrier afghan Kimmy, dont nous offrîmes le frère Kaboul à Picasso, s'amusait à en courser les chevaux lorsqu'ils portaient en promenade, et j'étais amoureuse du moniteur d'équitation. Les arbres, splendides, du parc des Eaux-Vives et des parcs de la rive droite me subjuguèrent, comme me subjuguait la campagne genevoise, avec ses merveilleuses anciennes maisons. Cette campagne se rétrécit malheureusement aujourd'hui comme une peau de chagrin. Elle commençait déjà, dans les années 1950, au début de la route de Florissant, où l'on pouvait voir des vaches, se prolongeait à Conches, où des amis possédaient une maison construite pour une Exposition universelle avec, au fond du jardin, un petit chalet dans lequel nous jouions. Je la sillonnais, cette campagne, de long en large, fascinée par les changements chromatiques du Léman, les vignobles, les champs, et la vue, qui me remplissait d'un effroi presque religieux, sur les Voirons et la chaîne du Mont-Blanc.

Je prenais avec plaisir les «mouettes», qui nous transbordaient, au ras de l'eau et pour quelques sous, d'une rive à l'autre. Ce sont les seuls trajets que j'aie jamais faits en bateau

sur le lac Léman. Partant des Pâquis avec leurs dames de petite vertu (aujourd'hui devenus une sorte de Pâquistan avec leurs magasins orientaux), on arrivait dans les quartiers chics de la rive gauche, presque au pied du jet d'eau. J'empruntais alors les petites routes qui grimpent, depuis le bord du lac, jusqu'à Vandoeuvres, allant de là à pied ou parfois en vélo jusqu'à Puplinge, Choulex, Presinge et Jussy, poussant même parfois jusqu'à Gy et Veigy Foncenex. Je connaissais les moindres recoins de cette région, encore intacte. On y voyait de beaux chevaux, des moutons, des oiseaux de toutes sortes, et de luxueuses propriétés, dont certaines appartiennent aujourd'hui à des émirs arabes absents presque toute l'année. Ou j'allais au contraire à l'autre bout du canton, vers Russin et Dardagny, au pied du Jura. Je me souviens aussi, entre autres délices gastronomiques, des fêras avec des frites et du fendant (on demandait toujours «un déci»), dégustées dans les bistrots d'Hermance. À quelques pas de là c'était la France, mais elle me plaisait moins: je trouvais la campagne suisse beaucoup plus belle.

L'émerveillement genevois commençait déjà à la gare de Cornavin où, arrivant du train et descendant la rampe qui menait au hall principal, on découvrait un grand panorama des montagnes suisses des crayons Caran d'Ache. Ces crayons, présentés dans de belles boîtes, me permirent d'ailleurs, enfant, de réaliser quantité de dessins.

Dans les années 1950 et même au début des années 1960, une grande distraction, pour les Genevois était d'aller à l'aéroport de Cointrin et, depuis la terrasse vitrée, de regarder les avions décoller et atterrir: il y en avait encore si peu à l'époque!

C'est à Genève que je commençai, avec sérieux, à étudier la musique: au Conservatoire, avec la prodigieuse Doris Rossiaud, alors pianiste et claveciniste de l'Orchestre de la Suisse romande à l'époque d'Ernest Ansermet. Doris m'invitait parfois aux répétitions de l'orchestre, où je la vis une fois s'en prendre vertement à Ansermet qui, selon elle, ne dirigeait pas les *Concertos brandebourgeois* comme il aurait fallu. Elle avait un bel et grand appartement dans la vieille ville et elle me permettait de jouer sur son Steinway à queue et occasionnellement sur son clavecin ancien, qu'elle faisait transporter lorsqu'elle donnait des récitals. C'est au Victoria Hall que j'entendis mes premiers concerts de jazz: Horace Silver, Ella Fitzgerald avec Tommy Flanagan au piano, Jimmy Smith, et c'est à Genève que je fis mes débuts de jazz-woman, prenant une ou deux leçons avec les pianistes Henri Chaix et Achille Scotti, et m'aventurant une fois à jouer avec un big band organisé par un étudiant en médecine et saxophoniste amateur. La répétition eut lieu dans la demeure de Cogné de ses parents, où l'on nous servit de somptueux canapés et petits fours. J'entraînais aussi ma meilleure amie au Musée d'Art et d'Histoire, qui organisa une année un concours, auquel je participai, qui consistait à découvrir et identifier, dans le musée, certains objets dont on présentait la photo dans la *Tribune de Genève*. Venaient nous rendre visite de nombreux amis parmi lesquels Tristan Tzara, Alberto Giacometti, Michel Simon, Albert Skira, Lucien Clergue, l'écrivain cubain Carlos Franqui, l'écrivain mexicain José Herrera Petere et les peintres Constant Rey-Millet et Roger Montandon.

L'université de Genève, où mon père enseignait l'histoire de l'art à de vieilles dames enthousiastes, fut pour moi une source d'inoubliables moments. Celle-ci regorgeait de beaux garçons et de joyeux drilles, dont l'un, apprenti cinéaste, me fit figurer, déguisée en vahiné, dans l'un de ses films (mais un cygne, passant au bord des palmiers en carton que cet ami avait disposés au bord du lac pour figurer Tahiti, fit capoter la scène). On trouvait aussi, à l'université, les plus splendides filles du monde, dont des Turques et des Iraniennes, qui rentraient parfois à Téhéran en avion pour le week-end, et des aristocrates tels qu'Egon de Furstenberg. J'y suivais toutes sortes de cours, depuis l'économie marxiste jusqu'à la genèse d'Israël et la musique arabe, de Simon Jargy, musicologue d'origine turque, et je me souviens avec émotion des camps de ski qu'organisait l'université à Zermatt, Davos ou St. Moritz. J'étudiais également à l'Institut des Hautes Etudes internationales, situé dans un parc d'où, à l'époque, on avait vue sur le lac (elle est aujourd'hui bouchée par de laids immeubles de bureaux).

Nous nous réunissions, à côté de l'université, au café Landolt, en compagnie de Jean Starobinski, Marcel Raymond, Georges Haldas et d'autres penseurs ou artistes. Les étudiants plus snobs fréquentaient, eux, la Clémence, place du Bourg-de-Four. Je retrouvais parfois Haldas dans un autre café boulevard des Philosophes, où je lui récitais en espagnol des poèmes de García Lorca, en échange de quoi il m'en récitait de George Seferis, et où il me fit découvrir l'un de mes livres préférés de la littérature suisse: *Le Pauvre homme du Toggenbourg*, d'Ulrich Bräker.

Tels sont, aujourd'hui, quelques souvenirs pêle-mêle d'une Genève d'antan qui me reviennent à l'esprit. Il y en aurait encore beaucoup d'autres...

bio

Ecrivain, pianiste de jazz et réalisatrice de documentaires musicaux, Isabelle Leymarie est née en 1947 à Bourges mais a grandi à Genève où son père, Jean Leymarie, enseignait l'histoire de l'art aux universités de Genève et de Lausanne et écrivait pour Skira. Elle a étudié le piano au Conservatoire de Genève, avant de se tourner vers le jazz. Elle a vécu au Canada, aux Etats-Unis, au Sénégal et au Japon et réside actuellement à Paris mais retourne fréquemment en Suisse, qu'elle affectionne tout particulièrement. Docteur en ethnomusicologie de Columbia University, Isabelle Leymarie est considérée comme l'une des plus grandes spécialistes des musiques noires de la diaspora et a enseigné dans de prestigieuses universités américaines, dont The New School et Yale, ainsi que dans plusieurs conservatoires et écoles de musique.

Elle a signé plus d'une dizaine de livres traduits dans plusieurs langues. Deux de ses ouvrages, *Trésors de la littérature suisse* et *Fantaisies cosmopolites* paraîtront aux Editions de l'Aire. Elle a également traduit une quarantaine de livres, dont les biographies d'Ella Fitzgerald, Marvin Gaye, Otis Redding et Jean-Sébastien Bach et l'autobiographie de Chet Baker.. **APD**



PHOTO JANO FELICE PAJAROLA

biblio

Instants de vie

Edilivre, 2015.

Jazz Latino

Barcelone, Robinbook, 2005

Dizzy Gillespie

Paris: Vade Retro, Buchet Chastel, 2003.

La Música cubana: Cuba.

Prix des Muses, Barcelona: Océano. 2003.

Cuban Fire: The Story of Salsa and Latin Jazz

New York: Continuum. 2002.

Les griots wolofs du Sénégal

Paris: Maisonneuve et Larose. 1999.

Cuba: La Musique des dieux

Paris: Ed. du Layeur. 1998.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.

Cet automne, les Editions de L'Aire publient le recueil *La Suisse est un village*, où une vingtaine d'écrivains suisses et français se promènent dans des cités aimées. Tout au long de l'été, découvrez en primeur cinq de ces textes dans la rubrique d'Inédits du *Courrier*.